

Premier Festival International de la Francophonie boudé par le Québec

André Vanasse

Numéro 16, hiver 1979, hiver 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40554ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vanasse, A. (1979). Premier Festival International de la Francophonie boudé par le Québec. *Lettres québécoises*, (16), 72–72.

Premier Festival International de la Francophonie boudé par le Québec

Du 5 au 19 octobre avait lieu à Nice le premier festival international de la francophonie. Notre collaborateur André Vanasse y était et nous rapporte les impressions suivantes de cette grande fête française.

Le 1er Festival international de la francophonie n'a pas connu, il faut le dire sans ambages, le succès qu'on aurait pu attendre de lui. Organisé par la ville de Nice du 5 au 19 octobre, il devait réunir des représentants de tous les pays francophones et couronner les plus méritants d'entre eux dans le domaine des arts. Ainsi, on a décerné des prix dans les domaines suivants : littérature, théâtre, cinéma, télévision et chanson.

On s'explique mal le demi-échec de ce festival. Pour ma part, je me suis longuement interrogé sur l'attitude du gouvernement du Québec, qui, sans l'avouer ouvertement, l'a plus ou moins boycotté. J'ai compris finalement que ce festival n'avait pas reçu l'approbation officielle du gouvernement français de sorte que le Québec et quelques autres pays (la Suisse et la Belgique) ont préféré faire la sourde oreille à son appel.

Du reste, très peu de Québécois s'y sont rendus au grand désespoir des Africains qui avaient conservé un impérissable souvenir de la « Super franco-fête » tenue dans la ville de Québec au cours de l'été 1976. La déception fut d'autant plus grande pour ces pays africains qui, espérant y retrouver l'atmosphère du Québec, ont dépensé des sommes considérables pour couvrir l'événement. Ainsi le Zaïre et le Sénégal compartaient chacun plus d'une trentaine de personnes pour les représenter officiellement. Quant à nous du Québec, nous étions tout au plus une dizaine dont plusieurs s'étaient retrouvés à Nice presque par hasard. De fait, si on exclut Françoise Chartrand, impressario (c'est elle qui a fait venir le groupe 1755, Michel McLean et Alain Lamontagne), Jean Sicotte, cinéaste, Bernard Courteau, poète, et moi-même, tous les autres Québécois que j'ai rencontrés n'étaient-là que de passage.

Quatre personnes, cela compose une maigre représentation. Inutile de dire que nous avons dû pratiquer la haute diplomatie pour calmer les déçus d'autant plus que le festival lui-même se révélait fort chaotique dans son organisation : on bousculait à tout propos le programme au grand dam des spectateurs qui constataient bien souvent sur place que la pièce (ou le film) qu'ils venaient voir avait été retirée de l'affiche.

Pour compléter ce sombre tableau, précisons que le Théâtre de verdure dans lequel tous les chanteurs ont présenté leur numéro (y compris les artistes hors compétition comme Claude Nougaro, Léo Ferré, Robert Charlebois et Maxime Leforestier) avait été, pour la circonstance et compte tenu de la

saison, recouvert d'une immense tente qui rendait l'acoustique absolument infecte. Il m'a été impossible de supporter ces spectacles en entier à l'exception de celui de Charlebois.

Il est évidemment trop facile de ne faire que des critiques négatives. Malgré toutes les faiblesses que j'ai pu énumérer, le festival a tout de même permis à des francophones de tous les pays de se rencontrer et de fraterniser. Pour ma part, j'ai beaucoup appris de l'Afrique, grâce surtout aux membres de la troupe nationale de Théâtre du Zaïre de même que des représentants de la Radio-télévision sénégalaise.

Ayant suivi avec attention le festival, je puis dire que ce n'est pas le Québec qui m'a impressionné (il était, comme je l'ai dit, sous représenté) mais le Gabon, petit pays de 650,000 habitants, qui nous a non seulement présenté un film remarquable (« Illombé » de Charles Mensah) mais aussi un chanteur-compositeur du nom de Pierre Akendengue d'une ironie et d'une audace musicale rares.

Côté théâtre (catégorie dans laquelle on a décidé d'annuler les prix à cause des problèmes techniques que les troupes ont connus) on peut dire qu'il commence tout juste de s'affirmer pour les pays d'Afrique. Trouver le ton juste de sa parole théâtrale se révèle plus malaisé que d'accorder un violon. À ce titre le Zaïre, le Sénégal, le Togo et le Cameroun se cherchent tous une voix (une voie ?) et tentent de la faire entendre. En ce sens *Procès à Malaka* (Zaïre) et *Le choix de Madior* (Sénégal) ont été les pièces — même si elles représentent deux courants opposés — qui ont le plus retenu mon attention.

En terminant je voudrais signaler l'apport du *Centre universitaire méditerranéen* à ce festival. J'ai pu assister à d'intéressantes conférences sur la francophonie dont plus particulièrement celles présentées par Madame Caduc de même que celles de MM Joly, Pierre Emmanuel et Kadima N'Zuji.

Un festival en somme qui, malgré les déceptions qu'il a causé, a pu m'ouvrir les yeux sur cette étrange et mouvante réalité qu'on appelle la francophonie.

André Vanasse

P.S. Gilbert Langevin s'est mérité un prix pour son recueil de poésie *Mon refuge est un volcan* (Éd. Hexagone) de même que Laurent Lamerre pour son court métrage *Le portier*.